

ATELIER THEATRE

Saison 2013 / 2014

Le Malade imaginaire de Molière

*Mis en scène et interprété
par les élèves de l'Atelier Théâtre
du Collège La Clef Saint-Pierre*

Atelier animé par
M. Simon, professeur de lettres.

AVANT DE COMMENCER !

Voici la pièce que je vous propose de travailler ensemble, d'apprendre chacun de votre côté en fonction de votre rôle et de jouer collectivement devant vos camarades à la fin de l'année.

C'est une comédie de Molière, sa dernière comédie et l'une des plus célèbres – et vous savez sans doute pourquoi !

Le Malade imaginaire de Molière, voilà donc votre « terrain de jeux » théâtral pour cette année, mais comme nous n'avons pas autant de temps qu'une troupe professionnelle pour la préparer, j'ai « raccourci » le texte en « coupant » des passages¹ et en mettant bout à bout ce que je gardais. Certaines scènes sont supprimées et seront résumées pour le public par Jean-Baptiste Poquelin lui-même...

Les paroles des personnages ne sont pas transformées, aucun personnage n'a été supprimé même si le rôle de certains personnages secondaires est réduit.

La pièce conserve cependant son intrigue à trois niveaux : la maladie imaginaire d'Argan, le mariage forcé de sa fille Angélique avec un médecin, enfin la tentative de dépossession des biens d'Argan par sa seconde femme, Béline...

Place donc au **Malade imaginaire**, de Molière !

Et maintenant, à vous de jouer...

¹ Lorsque l'on coupe le texte (= une troncature), il est d'usage de le signaler par le symbole : [...]. Je ne l'ai pas fait pour ne pas surcharger ce document de travail pour la scène !

Le Malade imaginaire

Comédie

Personnages

Le symbole (H) indique que le personnage est un homme, le symbole (F) que le personnage est une femme.

ARGAN (H), malade imaginaire, père de famille bourgeois

BELINE (F), seconde femme d'Argan

ANGELIQUE (F), fille aînée d'Argan et amoureuse de Cléante (H)

LOUISON (F), jeune fille d'Argan et petite sœur d'Angélique

BERALDE (H), frère d'Argan, c'est aussi « l'honnête homme » car il est sage et modéré.

CLEANTE (H), amoureux d'Angélique

MONSIEUR DIAFOIRUS (H), médecin

THOMAS DIAFOIRUS (H), fils de Monsieur Diafoirus, étudiant en médecine qu'Argan veut marier à sa fille Angélique (qui ne l'aime pas)

MONSIEUR PURGON (H), médecin d'Argan et oncle de Thomas Diafoirus

MONSIEUR FLEURANT (H), apothicaire (sorte de pharmacien)

MONSIEUR BONNEFOI (H), notaire

TOINETTE (F), servante.

La scène est à Paris. (dans la maison d'Argan).

Enfin, le personnage de MOLIERE (H) interviendra lui-même résumer les scènes que nous aurons dû couper !

NB : 16 scènes dont 2 très courtes, 3 longues et 1 monologue facultatif sont à jouer. (sur les 31 scènes de la pièce non abrégée!!!)

Certaines longues tirades peuvent être lues à partir d'une feuille prévue pour l'acteur... (dont la chanson de Cléante et Angélique, mais aussi les compliments de Thomas Diafoirus). Il en va de même du monologue d'ouverture d'Argan (scène 1).

Les rôles d'Argan et Toinette comportent beaucoup de répliques. réduire le nombre de répliques à apprendre. Celui d'Argan sera réparti sur 3 interprètes et celui de Toinette sur 2 interprètes.

Avant le premier acte puis entre chaque acte figureront des intermèdes avec ou sans paroles que vous imaginerez vous-mêmes !

* * *

PROLOGUE

[Petit spectacle libre chanté et dansé à la gloire de l'art de la Comédie avec le personnage de Molière et les principaux personnages de ses comédies les plus célèbres !]

ACTE I

SCENE 1

ARGAN

ARGAN, seul dans sa chambre, assis, une table devant lui, compte des parties d'apothicaire avec des jetons ; il fait, parlant à lui-même, les dialogues suivants.— Trois et deux font cinq, et cinq font dix, et dix font vingt. Trois et deux font cinq. « Plus, du vingt-quatrième, un petit clystère insinuatif, préparatif et rémollient, pour amollir, humecter et rafraîchir les entrailles de monsieur. » Ce qui me plaît de monsieur Fleurant, mon apothicaire, c'est que ses parties sont toujours fort civiles : « Les entrailles de monsieur, trente sols. »

Oui ; mais, monsieur Fleurant, il faut être aussi raisonnable et ne pas écorcher les malades. Trente sols un lavement ! Je suis votre serviteur, je vous l'ai déjà dit ; vous ne me les avez mis dans les autres parties qu'à vingt sols ; et vingt sols en langage d'apothicaire, c'est-à-dire dix sols ; les voilà, dix sols. « Plus, dudit jour, un bon clystère détersif suivant l'ordonnance, pour balayer, laver et nettoyer le bas-ventre de monsieur, trente sols. » Avec votre permission, dix sols.

« Plus, du vingt-cinquième, une bonne médecine purgative et corroborative, composée suivant l'ordonnance de monsieur Purgon, pour expulser et évacuer la bile de monsieur, quatre livres. » Ah ! monsieur Fleurant, c'est se moquer : il faut vivre avec les malades. Monsieur Purgon ne vous a pas ordonné de mettre quatre francs.

Mettez, mettez trois livres, s'il vous plaît. « Plus, du vingt-sixième, un clystère carminatif, pour chasser les vents de monsieur, trente sols. » Dix sols, monsieur Fleurant. « Plus, une potion cordiale et préservative, cinq livres. » Ah ! monsieur Fleurant, tout doux, s'il vous plaît ; si vous en usez comme cela, on ne voudra plus être malade ; contentez-vous de quatre francs.

Si bien donc que, de ce mois, j'ai pris une, deux, trois, quatre, cinq, six, sept et huit médecines ; et un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf, dix, onze et douze lavements ; et, l'autre mois, il y avait douze médecines et vingt lavements. Je ne m'étonne pas si je ne me porte pas si bien ce mois-ci que l'autre. Je le dirai à monsieur Purgon, afin qu'il mette ordre à cela.

Allons, qu'on m'ôte tout ceci. Il n'y a personne. J'ai beau dire : on me laisse toujours seul : il n'y a pas moyen de les arrêter ici. (*Il agite une sonnette pour faire venir ses gens.*) Ils n'entendent point, et ma sonnette ne fait pas assez de bruit. Drelin, drelin, drelin. Point d'affaire. Drelin, drelin, drelin. Ils sont sourds... Toinette ! Drelin, drelin, drelin. Tout comme si je ne sonnais point. Chienne, coquine ! Drelin, drelin, drelin. J'enrage ! (*Il ne sonne plus, mais il crie.*) Drelin, drelin, drelin. Carogne, à tous les diables ! Est-il possible qu'on laisse comme cela un pauvre malade tout seul ? Drelin drelin, drelin. Voilà qui est pitoyable ! Drelin, drelin, drelin. Ah ! mon Dieu ! Ils me laisseront ici mourir. Drelin, drelin, drelin.

SCENE 2

TOINETTE, ARGAN

TOINETTE, *en entrant dans la chambre.*— On y va.

ARGAN.— Ah ! chienne ! Ah ! carogne...

TOINETTE, *faisant semblant de s'être cogné la tête.*— Diantre soit fait de votre impatience, vous pressez si fort les personnes, que je me suis donné un grand coup de la tête contre la carne d'un volet.

ARGAN, *en colère.*— Ah ! traîtresse...

TOINETTE, *pour l'interrompre et l'empêcher de crier, se plaint toujours, en disant.*— Ha !

ARGAN.— Il y a...

TOINETTE.— Ha !

ARGAN.— Il y a une heure...

TOINETTE.— Ha !

ARGAN.— Tu m'as laissé...

TOINETTE.— Ha !

ARGAN.— Tais-toi donc, coquine, que je te querelle.

TOINETTE.— Si vous querellez, je pleurerai.

ARGAN.— Me laisser, traîtresse...

TOINETTE, *toujours pour l'interrompre.*— Ha !

ARGAN.— Quoi il faudra encore que je n'aie pas le plaisir de la quereller ?

TOINETTE.— Querellez tout votre soûl, je le veux bien.

ARGAN.— Allons, il faut en passer par là. Ôte-moi ceci, coquine, ôte-moi ceci. (*Argan se lève de sa chaise.*) Mon lavement d'aujourd'hui a-t-il bien opéré ?

TOINETTE.— Votre lavement ?

ARGAN.— Oui. Ai-je bien fait de la bile ?

TOINETTE.— Ma foi je ne me mêle point de ces affaires-là, c'est à Monsieur Fleurant à y mettre le nez, puisqu'il en a le profit. Ce Monsieur Fleurant-là, et ce Monsieur Purgon s'égayent bien sur votre corps ; ils ont en vous une bonne vache à lait ; et je voudrais bien leur demander quel mal vous avez, pour vous faire tant de remèdes.

ARGAN.— Taisez-vous, ignorante, ce n'est pas à vous à contrôler les ordonnances de la médecine. Qu'on me fasse venir ma fille Angélique, j'ai à lui dire quelque chose.

TOINETTE.— La voici qui vient d'elle-même ; elle a deviné votre pensée.

[Résumé des scènes 3 et 4 : Voici Angélique qui vient, en effet, mais voilà qu'aussitôt son père quitte précipitamment la chambre. Un urgent besoin appelle Argan au bassin : le treizième lavement du mois n'aura pas tardé !

Angélique se retrouve donc seule en compagnie de Toinette et a tout loisir de s'entretenir avec elle du seul sujet qui l'intéresse : son amour pour le jeune Cléante qui l'aime également et veut l'épouser. La servante malicieuse semble plus consciente la réalité sociale et familiale de son temps...]

SCENE 5

ARGAN, ANGELIQUE, TOINETTE

ARGAN se met dans sa chaise.— Oh çà, ma fille, je vais vous dire une nouvelle. On vous demande en mariage.

ANGELIQUE.— Je dois faire, mon père, tout ce qu'il vous plaira de m'ordonner.

ARGAN.— Je suis bien aise d'avoir une fille si obéissante : la chose est donc conclue, et je vous ai promise. Ma femme, votre belle-mère, avait envie que je vous fasse religieuse.

TOINETTE, *tout bas*.— La bonne bête a ses raisons.

ARGAN.— Elle ne voulait point consentir à ce mariage ; mais je l'ai emporté, et ma parole est donnée. Je n'ai point encore vu la personne : mais on m'a dit que j'en serais content, et toi aussi.

ANGELIQUE.— Assurément, mon père. Je ne feindrai point de vous dire que le hasard nous a fait connaître il y a six jours.

ARGAN.— J'en suis bien aise. Ils disent que c'est un grand jeune garçon bien fait.

ANGELIQUE.— Oui, mon père.

ARGAN.— Agréable de sa personne.

ANGELIQUE.— Assurément.

ARGAN.— Qui parle bien latin et grec.

ANGELIQUE.— C'est ce que je ne sais pas.

ARGAN.— Et qui sera reçu médecin dans trois jours.

ANGELIQUE.— Lui, mon père ? Qui vous l'a dit ?

ARGAN.— Monsieur Purgon.

ANGELIQUE.— Est-ce que monsieur Purgon le connaît ?

ARGAN.— La belle demande ! Il faut bien qu'il le connaisse puisque c'est son neveu.

ANGELIQUE.— Cléante, neveu de monsieur Purgon ?

ARGAN.— Quel Cléante ? Nous parlons de celui pour qui l'on t'a demandée en mariage.

ANGELIQUE.— Eh ! Oui.

ARGAN.— Eh bien, c'est le neveu de monsieur Purgon, qui est le fils de son beau-frère le médecin, monsieur Diafoirus ; et ce fils s'appelle Thomas Diafoirus, et non pas Cléante ; et nous avons conclu ce mariage-là ce matin, monsieur Purgon, monsieur Fleurant et moi. Qu'est-ce ? Vous voilà tout ébaubie !

ANGELIQUE.— C'est, mon père, que je connais que vous avez parlé d'une personne, et que j'ai entendu une autre.

TOINETTE.— Quoi ! monsieur, vous auriez fait ce dessein burlesque ? Vous voudriez marier votre fille avec un médecin ?

ARGAN.— Oui. De quoi te mêles-tu, coquine, impudente que tu es ?

TOINETTE.— Mon Dieu ! tout doux. Est-ce que nous ne pouvons pas raisonner ensemble sans nous emporter. Quelle est votre raison, s'il vous plaît, pour un tel mariage ?

ARGAN.— Ma raison est que, me voyant infirme et malade comme je le suis, je veux me faire un gendre et des alliés médecins, afin de m'appuyer de bons secours contre ma maladie, d'avoir dans ma famille les sources des remèdes qui me sont nécessaires.

TOINETTE.— Eh bien, voilà dire une raison. Mais, monsieur, mettez la main à la conscience ; est-ce que vous êtes malade ?

ARGAN.— Comment, coquine ! si je suis malade ! Si je suis malade, impudente !

TOINETTE.— Eh bien, oui, monsieur, vous êtes malade ; n'ayons point de querelle là-dessus. Oui, vous êtes fort malade, j'en demeure d'accord, et plus malade que vous ne pensez : voilà qui est fait. Mais votre fille doit épouser un mari pour elle ; et, n'étant point malade, il n'est pas nécessaire de lui donner un médecin.

ARGAN.— C'est pour moi que je lui donne ce médecin, et une [bonne] fille doit être ravie d'épouser ce qui est utile à la santé de son père.

TOINETTE.— Ma foi, monsieur, voulez-vous qu'en amie je vous donne un conseil ?

ARGAN.— Quel est-il, ce conseil ?

TOINETTE.— De ne point songer à ce mariage-là. Votre fille n'y consentira point.

ARGAN.— Elle n'y consentira point ? Ma fille ?

TOINETTE.— Votre fille. Elle vous dira qu'elle n'a que faire de monsieur Diafoirus, de son fils Thomas Diafoirus, ni de tous les Diafoirus du monde.

ARGAN.— J'en ai affaire, moi, outre que le parti est plus avantageux qu'on ne pense. Monsieur Diafoirus n'a que ce fils-là pour tout héritier ; et, de plus, monsieur Purgon qui n'a ni femme ni enfants, lui donne tout son bien en faveur de ce mariage ; et monsieur Purgon est un homme qui a huit mille bonnes livres de rente.

TOINETTE.— Il faut qu'il ait tué bien des gens pour s'être fait si riche.

ARGAN.— Huit mille livres de rente sont quelque chose, sans compter le bien du père.

TOINETTE.— Monsieur, tout cela est bel et bon, mais je vous conseille, entre nous, de choisir [à votre fille] un autre mari : elle n'est point faite pour être Mme Diafoirus.

ARGAN.— Et je veux, moi, que cela soit.

TOINETTE.— Eh ! Fi ! ne dites pas cela.

ARGAN.— Et pourquoi ne le dirais-je pas ?

TOINETTE.— On dira que vous ne songez pas à ce que vous dites.

ARGAN.— On dira ce qu'on voudra ; mais je vous dis que je veux qu'elle exécute la parole que j'ai donnée.

TOINETTE.— Non ; je suis sûre qu'elle ne le fera pas.

ARGAN.— Elle le fera, ou je la mettrai dans un couvent.

TOINETTE.— Vous ?

ARGAN.— Moi.

TOINETTE.— Bon.

ARGAN.— Comment, bon ?

TOINETTE.— Vous ne la mettrez point dans un couvent.

ARGAN.— Je ne la mettrai point dans un couvent ?

TOINETTE.— Non.

ARGAN.— Non ?

TOINETTE.— Non.

ARGAN.— Ouais ! Voici qui est plaisant ! Je ne mettrai pas ma fille dans un couvent, si je veux ? Qui m'en empêchera ?

TOINETTE.— Vous-même.

ARGAN.— Moi ?

TOINETTE.— Oui. Vous n'aurez pas ce cœur-là.

ARGAN.— Je l'aurai...

TOINETTE.— La tendresse paternelle vous prendra.

ARGAN.— Elle ne me prendra point.

TOINETTE.— Une petite larme ou deux, des bras jetés au cou, un : "Mon petit papa mignon", prononcé tendrement.

ARGAN.— Tout cela ne fera rien.

TOINETTE.— Oui, oui.

ARGAN.— Je vous dis que je n'en démordrai point.

TOINETTE.— Bagatelles !

ARGAN.— Il ne faut point dire : "Bagatelles" !

TOINETTE.— Mon Dieu, je vous connais, vous êtes bon naturellement.

ARGAN, avec emportement.— Je ne suis point bon, et je suis méchant quand je veux !

TOINETTE.— Doucement, monsieur. Vous ne songez pas que vous êtes malade.

ARGAN.— Je lui commande absolument de se préparer à prendre le mari que je dis.

TOINETTE.— Et moi, je lui défends absolument d'en faire rien.

ARGAN.— Où est-ce donc que nous sommes ? et quelle audace est-ce là, à une coquine de servante, de parler de la sorte devant son maître ?

TOINETTE.— Quand un maître ne songe pas à ce qu'il fait, une servante bien sensée est en droit de le redresser.

ARGAN court après [elle].— Ah ! Insolente ! il faut que je t'assomme !

TOINETTE se sauve de lui.— Il est de mon devoir de m'opposer aux choses qui vous peuvent déshonorer.

ARGAN, en colère, court après elle autour de sa chaise, son bâton à la main.— Viens, viens, que je t'apprenne à parler !

TOINETTE, courant et se sauvant du côté de la chaise où n'est pas Argan.— Je m'intéresse à ne vous point laisser faire de folie.

ARGAN.— Chienne !

TOINETTE.— Non, je ne consentirai jamais à ce mariage.

ARGAN.— Pendarde !

TOINETTE.— Je ne veux point qu'elle épouse votre Thomas Diafoirus.

ARGAN.— Carogne !

TOINETTE.— Et elle m'obéira plutôt qu'à vous.

ARGAN.— Angélique, tu ne veux pas m'arrêter cette coquine-là ?

ANGELIQUE.— Eh ! mon père, ne vous faites point malade. [en quittant la scène]

ARGAN.— Si tu ne me l'arrêtes, je te donnerai ma malédiction.

TOINETTE.— Et moi, je la déshériterai, si elle vous obéit.

ARGAN se jette dans sa chaise, étant las de courir après elle.— Ah ! Ah ! je n'en puis plus ! Voilà pour me faire mourir !

SCENE 6

BELINE, ARGAN, TOINETTE

ARGAN.— Ah ! ma femme, approchez.

BÉLINE.— Qu'avez-vous, mon pauvre mari ?

ARGAN.— Mamie. On vient de me mettre en colère.

BÉLINE.— Hélas ! pauvre petit mari. Comment donc mon ami ?

ARGAN.— Votre coquine de Toinette a contrecarré une heure durant les choses que je veux faire.

BÉLINE.— Là, là, tout doux.

ARGAN.— Mamour, cette coquine-là me fera mourir. Et il y a je ne sais combien que je vous dis de me la chasser.

BÉLINE.— Mon Dieu, mon fils, [cette servante] est adroite, soigneuse, et surtout fidèle ; et vous savez qu'il faut maintenant de grandes précautions pour les gens que l'on prend. Holà, Toinette.

TOINETTE.— Madame.

BÉLINE.— Pourquoi donc [mettez-vous] mon mari en colère ?

TOINETTE, d'un ton doux.— Moi, Madame, hélas ! Je ne songe qu'à complaire à Monsieur en toutes choses.

ARGAN.— Ah ! la traîtresse.

TOINETTE.— Il nous a dit qu'il voulait donner sa fille en mariage au fils de Monsieur Diafoirus ; je lui ai répondu qu'il ferait mieux de la mettre dans un couvent.

BÉLINE.— Il n'y a pas grand mal à cela, et je trouve qu'elle a raison.

ARGAN.— Ah ! mamour, vous la croyez, [elle] m'a dit cent insolences.

BÉLINE.— Hé bien je vous crois, mon ami. Écoutez, Toinette, si vous fâchez jamais mon mari, je vous mettrai dehors. Ça, donnez-moi des oreillers, que je l'accommode dans sa chaise. Vous voilà je ne sais comment. Enfoncez bien votre bonnet jusque sur vos oreilles ; il n'y a

rien qui enrhume tant que de prendre l'air par les oreilles.

ARGAN.— Ah ! mamie, que je vous suis obligé de tous les soins que vous prenez de moi.

BÉLINE, accommodant les oreillers qu'elle met autour d'Argan.— Levez-vous que je mette ceci sous vous. Mettons celui-ci derrière votre dos, et cet autre-là pour soutenir votre tête.

TOINETTE, lui mettant rudement un oreiller sur la tête, et puis fuyant.— Et celui-ci pour vous garder du serein.

ARGAN se lève en colère, et jette tous les oreillers à Toinette.— Ah ! coquine, tu veux m'étouffer.

BÉLINE.— Eh là, eh là. Qu'est-ce que c'est donc ?

ARGAN, tout essoufflé, se jette dans sa chaise.— Ah, ah, ah ! je n'en puis plus. Ah ! elle m'a mis tout hors de moi ; et il faudra plus de huit médecines, et de douze lavements, pour réparer tout ceci.

BÉLINE.— Là, là, mon petit ami, apaisez-vous un peu.

ARGAN.— Mamie, vous êtes toute ma consolation. [Je] veux, mon cœur, comme je vous ai dit, faire mon testament.

BÉLINE.— Ah ! mon ami, ne parlons point de cela, je vous prie, le seul mot de testament me fait tressaillir de douleur.

ARGAN.— Je vous avais dit de parler pour cela à votre notaire.

BÉLINE.— Le voilà, que j'ai amené avec moi.

ARGAN.— Faites-le donc entrer, mamour.

BÉLINE.— Hélas ! mon ami, quand on aime bien un mari, on n'est guère en état de songer à tout cela.

SCÈNE 7

LE NOTAIRE, BÉLINE, ARGAN

ARGAN.— Approchez, Monsieur de Bonnefoy, approchez. Prenez un siège, s'il vous plaît. Ma femme m'a dit, Monsieur, que vous étiez fort honnête homme, et tout à fait de ses amis.

LE NOTAIRE.— Elle m'a, Monsieur, expliqué vos intentions et j'ai à vous dire là-dessus, que vous ne sauriez rien donner à votre femme par votre testament. La coutume y résiste.

ARGAN.— Voilà une coutume bien impertinente. J'aurais envie de consulter mon avocat.

LE NOTAIRE.— Ce n'est point à des avocats qu'il faut aller, car ils s'imaginent que c'est un grand crime, que de disposer en fraude de la loi. Ce sont gens de difficultés. Il y a d'autres personnes à consulter qui ont des expédients pour passer doucement par-dessus la loi, et rendre juste ce qui n'est pas permis.

ARGAN.— Ma femme m'avait bien dit, Monsieur, que vous étiez fort habile, et fort honnête homme. Comment puis-je faire, s'il vous plaît, pour lui donner mon bien, et en [priver] mes enfants ?

LE NOTAIRE.— Vous pouvez choisir doucement un ami intime de votre femme, auquel vous donnerez par votre testament tout ; et cet ami ensuite [le] lui rendra. Vous pouvez aussi, pendant que vous êtes en vie, mettre entre ses mains de l'argent ou des billets.

BÉLINE.— Mon Dieu, il ne faut point vous tourmenter de tout cela. S'il vient faute de vous mon fils, je ne veux plus rester au monde.

ARGAN.— Mamour ! [Vous] me fendez le cœur. Consolez-vous je vous en prie.

LE NOTAIRE.— Ces larmes sont hors de saison, et les choses n'en sont point encore là.

BÉLINE.— Ah ! Monsieur, vous ne savez pas ce que c'est qu'un mari, qu'on aime tendrement.

ARGAN.— Tout le regret que j'aurai, si je meurs, mamie, c'est de

n'avoir point un enfant de vous. Monsieur Purgon m'avait dit qu'il m'en ferait faire un.

LE NOTAIRE.— Cela pourra venir encore.

ARGAN.— Il faut faire mon testament, mamour, de la façon que Monsieur dit ; mais par précaution je veux vous mettre entre les mains vingt mille francs en or, que j'ai dans mon alcôve et deux billets.

BÉLINE.— Non, non, je ne veux point de tout cela. Ah ! combien dites-vous qu'il y a dans votre alcôve ?

ARGAN.— Vingt mille francs, mamour.

BÉLINE.— Ne me parlez point de bien, je vous prie. Ah ! de combien sont les deux billets ?

ARGAN.— Ils sont, mamie, l'un de quatre mille francs, et l'autre de six.

BÉLINE.— Tous les biens du monde, mon ami, ne me sont rien, au prix de vous.

LE NOTAIRE.— Voulez-vous que nous procédions au testament ?

ARGAN.— Oui, Monsieur ; mais nous serons mieux dans mon petit cabinet. Mamour, conduisez-moi, je vous prie.

BÉLINE.— Allons, mon pauvre petit fils.

[Résumé de la scène 8 : Toinette a aperçu Argan, Béline et le notaire et comprend que son maître est manipulé par l'intrigante. La servante rusée promet à Angélique de l'aider à épouser celui qu'elle aime sans être déshéritée. Elle a pour cela plus d'un tour dans son sac !]

PREMIER INTERMEDE

[Petit spectacle dansant avec le personnage de Toinette sur le thème de la ruse]

ACTE II

[Résumé des scènes 1, 2, 3 et 4 : Afin de communiquer avec celle qu'il aime, Cléante vient trouver Toinette pour qu'elle l'aide à rencontrer Angélique.

Avec la complicité de la servante, Cléante se fait passer auprès d'Argan pour un ami du maître de musique d'Angélique.

Arrivent alors Monsieur Diafoirus et son fils Thomas à qui Argan veut marier sa fille de force...]

SCÈNE 5

**MONSIEUR DIAFOIRUS, THOMAS DIAFOIRUS, ARGAN,
ANGÉLIQUE, CLÉANTE, TOINETTE**

ARGAN, *mettant la main à son bonnet sans l'ôter.*— Monsieur Purgon, Monsieur, m'a défendu de découvrir ma tête. Vous êtes du métier, vous savez les conséquences.

MONSIEUR DIAFOIRUS.— Nous sommes dans toutes nos visites pour porter secours aux malades, et non pour leur porter de l'incommodité.

ARGAN.— Je reçois, Monsieur... Ils parlent tous deux en même temps, s'interrompent et confondent.

MONSIEUR DIAFOIRUS.— Nous venons ici, Monsieur...

ARGAN.— Avec beaucoup de joie...

MONSIEUR DIAFOIRUS.— Mon fils Thomas, et moi...

ARGAN.— L'honneur que vous me faites...

MONSIEUR DIAFOIRUS.— Vous témoigner, Monsieur...

ARGAN.— Et j'aurais souhaité...

MONSIEUR DIAFOIRUS.— Le ravissement où nous sommes...

ARGAN.— De pouvoir aller chez vous...

MONSIEUR DIAFOIRUS.— De la grâce que vous nous faites...

ARGAN.— Mais vous savez, Monsieur...

MONSIEUR DIAFOIRUS.— De vouloir bien nous recevoir...

ARGAN.— Ce que c'est qu'un pauvre malade...

MONSIEUR DIAFOIRUS.— Et vous assurer...

ARGAN.— Qui ne peut faire autre chose...

MONSIEUR DIAFOIRUS.— Que dans toutes les choses qu dépendront de notre métier...

ARGAN.— [Que] de vous faire connaître, Monsieur...

MONSIEUR DIAFOIRUS.— Nous serons toujours prêts, Monsieur...

ARGAN.— Qu'il est tout à votre service...

MONSIEUR DIAFOIRUS.— À vous témoigner notre zèle. (*Il se retourne vers son fils, et lui dit.*) Allons, Thomas, avancez. Faites vos compliments.

THOMAS DIAFOIRUS *est un grand benêt nouvellement sorti des Écoles, qui fait toutes choses de mauvaise grâce, et à contretemps.*— N'est-ce pas par le père qu'il convient commencer ?

MONSIEUR DIAFOIRUS.— Oui.

THOMAS DIAFOIRUS.— Monsieur, je viens saluer, reconnaître, chérir, et révéler en vous un second père ; mais un second père, auquel j'ose dire que je me trouve plus redevable qu'au premier. Le premier m'a engendré : mais vous m'avez choisi. Il m'a reçu par nécessité ; mais vous m'avez accepté par grâce. Ce que je tiens de lui est un ouvrage

de son corps ; mais ce que je tiens de vous est un ouvrage de votre volonté ; et je tiens précieuse cette future filiation, dont je viens aujourd'hui vous rendre par avance les très humbles, et très respectueux hommages.

TOINETTE.— *Vivent les collègues, d'où l'on sort si habile homme.*

THOMAS DIAFOIRUS.— *Cela a-t-il bien été, mon père ?*

MONSIEUR DIAFOIRUS.— *Optime.*

ARGAN, à *Angélique*.— *Allons, saluez Monsieur.*

THOMAS DIAFOIRUS.— *Dois-je faire un baiser ?*

MONSIEUR DIAFOIRUS.— *Oui, oui.*

THOMAS DIAFOIRUS, à *Angélique*.— *Madame, c'est avec justice que le Ciel vous a concédé le nom de belle-mère, puisque l'on...*

ARGAN.— *Ce n'est pas ma femme, c'est ma fille à qui vous parlez.*

THOMAS DIAFOIRUS.— *Où donc est-elle ?*

ARGAN.— *Elle va venir.*

THOMAS DIAFOIRUS.— *Attendrai-je, mon père, qu'elle soit venue ?*

MONSIEUR DIAFOIRUS.— *Faites toujours le compliment de Mademoiselle.*

THOMAS DIAFOIRUS.— *Mademoiselle, ne plus ne moins que la statue de Memnon, rendait un son harmonieux, lorsqu'elle venait à être éclairée des rayons du soleil, tout de même me sens-je animé d'un doux transport à l'apparition du soleil de vos beautés. Et comme les naturalistes remarquent que la fleur nommée héliotrope tourne sans cesse vers cet astre du jour, aussi mon cœur dores-en-avant tournera-t-il toujours vers les astres resplendissants de vos yeux adorables, ainsi que vers son pôle unique. Souffrez donc, Mademoiselle, que je n'ambitionne autre gloire, que d'être toute ma vie, Mademoiselle, votre*

très humble, très obéissant, et très fidèle serviteur, et mari.

TOINETTE, *en le raillant*.— *Voilà ce que c'est que d'étudier, on apprend à dire de belles choses.*

ARGAN.— *Eh ! que dites-vous de cela ?*

CLÉANTE.— *Que Monsieur fait merveilles, et que s'il est aussi bon médecin, qu'il est bon orateur, il y aura plaisir à être de ses malades.*

ARGAN.— *Allons vite ma chaise, et des sièges à tout le monde. Mettez-vous là, ma fille. Vous voyez, Monsieur, que tout le monde admire Monsieur votre fils, et je vous trouve bien heureux de vous voir un garçon comme cela.*

MONSIEUR DIAFOIRUS.— *Monsieur, ce n'est pas parce que je suis son père, mais je puis dire que j'ai sujet d'être content de lui, et que tous ceux qui le voient, en parlent comme d'un garçon qui n'a point de méchanceté. Il n'a jamais eu l'imagination bien vive, ni ce feu d'esprit qu'on remarque dans quelques-uns. On eut toutes les peines du monde à lui apprendre à lire, et il avait neuf ans, qu'il ne connaissait pas encore ses lettres. Mais il a fini par obtenir sa licence de médecine. Il n'y a point de candidat qui ait fait plus de bruit que lui dans toutes les disputes de notre École. Il est ferme dans la dispute, fort comme un Turc sur ses principes ; ne démord jamais de son opinion, et poursuit un raisonnement jusque dans les derniers recoins de la logique. Mais sur toute chose, ce qui me plaît en lui, et en quoi il suit mon exemple, c'est qu'il s'attache aveuglément aux opinions de nos anciens, et que jamais il n'a voulu comprendre, ni écouter les raisons, et les expériences des prétendues découvertes de notre siècle, touchant la circulation du sang, et autres opinions de même farine.*

THOMAS DIAFOIRUS. *Il tire une grande thèse roulée de sa poche, qu'il présente à Angélique*.— *J'ai contre les circulateurs soutenu une thèse, qu'avec la permission de Monsieur, j'ose présenter à*

Mademoiselle, comme un hommage que je lui dois.

ANGÉLIQUE.— Monsieur, c'est pour moi un meuble inutile, et je ne me connais pas à ces choses-là.

TOINETTE.— Donnez, donnez, elle est toujours bonne à prendre pour l'image, cela servira à parer notre chambre.

THOMAS DIAFOIRUS.— Avec la permission aussi de Monsieur, je vous invite à venir voir l'un de ces jours pour vous divertir la dissection d'une femme, sur quoi je dois raisonner.

TOINETTE.— Le divertissement sera agréable. Il y en a qui donnent la comédie à leurs maîtresses, mais donner une dissection, est quelque chose de plus galant.

MONSIEUR DIAFOIRUS.— Au reste, pour ce qui est des qualités requises, pour le mariage et la propagation, je vous assure que selon les règles de nos docteurs, il est tel qu'on le peut souhaiter et qu'il est du tempérament qu'il faut pour procréer des enfants bien conditionnés.

ARGAN.— N'est-ce pas votre intention, Monsieur, de le pousser à la cour, et d'y ménager pour lui une charge de médecin ?

MONSIEUR DIAFOIRUS.— À vous en parler franchement, notre métier auprès des grands ne m'a jamais paru agréable, et j'ai toujours trouvé, qu'il valait mieux, pour nous autres, demeurer au public. Vous n'avez à répondre de vos actions à personne. Ce qu'il y a de fâcheux auprès des grands, c'est que quand ils viennent à être malades, ils veulent absolument que leurs médecins les guérissent.

TOINETTE.— Cela est plaisant, et ils sont bien impertinents de vouloir que vous autres Messieurs vous les guérissiez ; vous n'êtes point auprès d'eux pour cela ; vous n'y êtes que pour recevoir vos pensions, et leur ordonner des remèdes ; c'est à eux à guérir s'ils peuvent.

MONSIEUR DIAFOIRUS.— Cela est vrai.

ARGAN, à Cléante.— Monsieur, faites un peu chanter ma fille, devant la compagnie.

CLÉANTE.— J'attendais vos ordres, Monsieur, et il m'est venu en pensée, pour divertir la compagnie, de chanter avec Mademoiselle, une scène d'un petit opéra qu'on a fait depuis peu. Tenez, voilà votre partie.

ANGÉLIQUE.— Moi ?

CLÉANTE.— Ne vous défendez point, s'il vous plaît. Je n'ai pas une voix à chanter ; mais ici il suffit que je me fasse entendre.

ARGAN.— Les vers en sont-ils beaux ?

CLÉANTE.— C'est proprement ici un petit opéra impromptu.

ARGAN.— Fort bien. Écoutons.

CLÉANTE.— [Nous chanterons donc les amours malheureux du berger Tircis et de la jolie bergère Philis que son père veut marier de force à une brute. Voici :] (*Il chante*)

Belle Philis, c'est trop, c'est trop souffrir,

Rompons ce dur silence, et m'ouvrez vos pensées,

Apprenez-moi ma destinée,

Faut-il vivre ? Faut-il mourir ?

ANGÉLIQUE

Je ne m'en défends point, dans cette peine extrême,

Oui, Tircis, je vous aime.

CLÉANTE

Ai-je bien entendu, hélas !

Redites-cela, Philis, que je n'en doute pas.

ANGÉLIQUE

Oui, Tircis, je vous aime.

CLÉANTE

De grâce, encor, Philis.

ANGÉLIQUE

Je vous aime.

CLÉANTE

Recommencez cent fois, ne vous en lassez pas.

ANGÉLIQUE

Je vous aime, je vous aime,

Oui, Tircis, je vous aime.

CLEANTE

Mais, Philis, une pensée,

Vient troubler ce doux transport,

Un rival, un rival...

ANGÉLIQUE

Ah ! je le hais plus que la mort,

CLÉANTE

Mais un père à ses vœux vous veut assujettir.

ANGÉLIQUE

Plutôt, plutôt mourir,

Que de jamais y consentir,

Plutôt, plutôt mourir, plutôt mourir.

ARGAN.— Et que dit le père à tout cela ?

CLÉANTE.— Il ne dit rien.

ARGAN.— Voilà un sot père que ce père-là, de souffrir toutes ces

sottises-là, sans rien dire.

CLÉANTE

Ah! mon amour...

ARGAN.— Non, non, en voilà assez. Cette comédie-là est de fort mauvais exemple. Le berger Tircis est un impertinent, et la bergère Philis, une impudente, de parler de la sorte devant son père. Montrez-moi ce papier. Ha, ha. Où sont donc les paroles que vous avez dites ? Il n'y a là que de la musique écrite ?

CLÉANTE.— Est-ce que vous ne savez pas, Monsieur, qu'on a trouvé depuis peu l'invention d'écrire les paroles avec les notes mêmes ?

ARGAN.— Fort bien. Je suis votre serviteur, Monsieur ; jusqu'au revoir. Nous nous serions bien passés de votre impertinent d'opéra.

CLÉANTE.— J'ai cru vous divertir.

ARGAN.— Les sottises ne divertissent point. Ah ! voici ma femme.

SCÈNE 6

BÉLINE, ARGAN, TOINETTE, ANGÉLIQUE, MONSIEUR DIAFOIRUS, THOMAS DIAFOIRUS

ARGAN.— Mamour, voilà le fils de Monsieur Diafoirus.

THOMAS DIAFOIRUS *commence un compliment qu'il avait étudié, et la mémoire lui manquant, il ne peut le continuer.*— Madame, c'est avec justice que le Ciel vous a concédé le nom de belle-mère, puisque l'on voit sur votre visage...

BÉLINE.— Monsieur, je suis ravie d'être venue ici à propos pour avoir l'honneur de vous voir.

THOMAS DIAFOIRUS.— Puisque l'on voit sur votre visage... Puisque l'on voit sur votre visage... Madame, vous m'avez interrompu dans le milieu de ma période, et cela m'a troublé la mémoire.

MONSIEUR DIAFOIRUS.— Thomas, réservez cela pour une autre fois.

ARGAN.— Je voudrais, mamie, que vous eussiez été ici tantôt.

TOINETTE.— Ah ! Madame, vous avez bien perdu de n'avoir point été au second père, à la statue de Memnon, et à la fleur nommée héliotrope.

ARGAN.— Allons, ma fille, touchez dans la main de Monsieur, et lui donnez votre foi, comme à votre mari.

ANGÉLIQUE.— Mon père.

ARGAN.— Hé bien, « Mon père » ? Qu'est-ce que cela veut dire ?

ANGÉLIQUE.— De grâce, ne précipitez pas les choses. Donnez-nous le temps de voir naître en nous cette inclination nécessaire à composer une union parfaite.

THOMAS DIAFOIRUS.— Quant à moi, Mademoiselle, elle est déjà toute née en moi, et je n'ai pas besoin d'attendre davantage.

ANGÉLIQUE.— Si vous êtes si prompt, Monsieur, il n'en est pas de

même de moi, et je vous avoue que votre mérite n'a pas encore fait assez d'impression dans mon âme.

ARGAN.— Ho bien, bien, cela aura tout le loisir de se faire, quand vous serez mariés ensemble.

ANGÉLIQUE.— Eh mon père, donnez-moi du temps, je vous prie. Le mariage est une chaîne, où l'on ne doit jamais soumettre un cœur par force ; et si Monsieur est honnête homme, il ne doit point vouloir accepter une personne, qui serait à lui par contrainte.

TOINETTE.— Vous avez beau raisonner. Monsieur est frais émoulu du collège, et il vous donnera toujours votre reste. Pourquoi tant résister, et refuser la gloire d'être attachée au corps de la faculté ?

BÉLINE.— Elle a peut-être quelque inclination en tête.

ANGÉLIQUE.— Si j'en avais, Madame, elle serait telle que la raison, et l'honnêteté pourraient me la permettre.

ARGAN.— Ouais, je joue ici un plaisant personnage.

BÉLINE.— Si j'étais que de vous, mon fils, je ne la forcerais point à se marier, et je sais bien ce que je ferais.

ANGÉLIQUE.— Je sais, Madame, ce que vous voulez dire, et les bontés que vous avez pour moi ; mais peut-être que vos conseils ne seront pas assez heureux pour être exécutés.

BÉLINE.— C'est-à-dire que vos pensées ne sont que pour le mariage ; mais vous voulez choisir un époux à votre fantaisie.

ANGÉLIQUE.— Si mon père ne veut pas me donner un mari qui me plaise, je le conjurerai, au moins, de ne me point forcer à en épouser un que je ne puisse pas aimer.

ARGAN.— Messieurs, je vous demande pardon de tout ceci.

ANGÉLIQUE.— Chacun a son but en se mariant. Pour moi, qui ne veux un mari que pour l'aimer véritablement, et qui prétends en faire tout l'attachement de ma vie, je vous avoue que j'y cherche quelque précaution. Il y en a d'aucunes qui prennent des maris seulement pour se tirer de la contrainte de leurs parents. Il y en a d'autres, Madame,

qui font du mariage un commerce de pur intérêt ; qui ne se marient que pour s'enrichir par la mort de ceux qu'elles épousent, et courent sans scrupule de mari en mari, pour s'approprier leurs dépouilles. Ces personnes-là à la vérité n'y cherchent pas tant de façons, et regardent peu la personne.

BÉLINE.— Je vous trouve aujourd'hui bien raisonnante, et je voudrais bien savoir ce que vous voulez dire par là.

ANGÉLIQUE.— Moi, Madame, que voudrais-je dire que ce que je dis ?

BÉLINE.— Il n'est rien d'égal à votre insolence.

ANGÉLIQUE.— Non, Madame, vous avez beau dire.

ARGAN.— Écoute, il n'y a point de milieu à cela. Choisis d'épouser dans quatre jours, ou Monsieur, ou un couvent. (A Béline :) Ne vous mettez pas en peine, je la rangerai bien.

BÉLINE.— Je suis fâchée de vous quitter, mon fils, mais j'ai une affaire en ville, dont je ne puis me dispenser. Je reviendrai bientôt.

ARGAN.— Allez, mamour, et passez chez votre notaire, afin qu'il expédie ce que vous savez.

BÉLINE.— Adieu, mon petit ami.

ARGAN.— Adieu, mamie. Voilà une femme qui m'aime... Cela n'est pas croyable.

MONSIEUR DIAFOIRUS.— Nous allons, Monsieur, prendre congé de vous.

ARGAN.— Je vous prie, Monsieur, de me dire un peu comment je suis.

MONSIEUR DIAFOIRUS *lui tâte le pouls*.— Allons, Thomas, prenez l'autre bras de Monsieur. *Quid dicis ?*

THOMAS DIAFOIRUS.— *Dico*, que le pouls de Monsieur, est le pouls d'un homme qui ne se porte point bien.

MONSIEUR DIAFOIRUS.— Bon.

THOMAS DIAFOIRUS.— *Qu'il est duriuscule*, pour ne pas dire dur.

MONSIEUR DIAFOIRUS.— *Bene*.

THOMAS DIAFOIRUS.— Et même un peu caprisant.

MONSIEUR DIAFOIRUS.— *Optime*.

THOMAS DIAFOIRUS.— Ce qui marque une intempérie dans le *parenchyme splénique*, c'est-à-dire la rate.

MONSIEUR DIAFOIRUS.— Fort bien.

ARGAN.— Non ; M. Purgon dit que c'est mon foie, qui est malade.

MONSIEUR DIAFOIRUS.— Eh ! oui ; qui dit parenchyme, dit l'un et l'autre, à cause de [leur] étroite sympathie, par le moyen du *vas breve du pylore*. Il vous ordonne sans doute de manger force rôti ?

ARGAN.— Non, rien que du bouilli.

MONSIEUR DIAFOIRUS.— Eh ! oui ; rôti, bouilli, même chose. Il vous ordonne fort prudemment, et vous ne pouvez être en de meilleures mains.

ARGAN.— Monsieur, combien est-ce qu'il faut mettre de grains de sel dans un œuf ?

MONSIEUR DIAFOIRUS.— Six, huit, dix, par les nombres pairs, comme dans les médicaments, par les nombres impairs.

ARGAN.— Jusqu'au revoir, Monsieur.

SCÈNE 7

BÉLINE, ARGAN

BÉLINE.— Je viens, mon fils, avant que de sortir, vous donner avis d'une chose, à laquelle il faut que vous preniez garde. En passant par-devant la chambre d'Angélique, j'ai vu un jeune homme avec elle, qui s'est sauvé [quand] il m'a vue.

ARGAN.— Un jeune homme avec ma fille ?

BÉLINE.— Oui. Votre petite fille Louison était avec eux, qui pourra vous en dire des nouvelles.

ARGAN.— Envoyez-la ici, mamour, envoyez-la ici. Ah ! L'effrontée !

SCÈNE 8

LOUISON, ARGAN

LOUISON.— Qu'est-ce que vous voulez, mon papa, ma belle-maman m'a dit que vous me demandez.

ARGAN.— Oui, avancez là. Levez les yeux. Regardez-moi. N'avez-vous rien à me dire ?

LOUISON.— Je vous dirai, si vous voulez, pour vous désennuyer la fable du *Corbeau et du Renard*, qu'on m'a apprise depuis peu.

ARGAN.— Ce n'est pas là ce que je demande.

LOUISON.— Quoi donc ?

ARGAN.— Ah ! rusée, vous [le] savez bien. Ne vous ai-je pas recommandé de me venir dire tout ce que vous voyez ?

LOUISON.— Oui, mon papa. Je vous suis venue dire tout ce que j'ai vu.

ARGAN.— Et n'avez-vous rien vu aujourd'hui ?

LOUISON.— Non, mon papa.

ARGAN.— Oh ça, je m'en vais vous faire voir quelque chose, moi.

Il va prendre une poignée de verges [pour la fouetter].

LOUISON.— Ah ! mon papa.

ARGAN.— Ah, ah, vous ne me dites pas que vous avez vu un homme dans la chambre de votre sœur ? Voici qui vous apprendra à mentir.

LOUISON se jette à genoux.— Ah ! mon papa, ma sœur m'avait dit de ne pas vous le dire ; mais je m'en vais vous dire tout. Mon pauvre papa, ne me donnez pas le fouet.

ARGAN.— Vous l'aurez. (Il la saisit au bras)

LOUISON.— Ah ! mon papa, vous m'avez blessée. Attendez, je suis morte. (Elle contrefait la morte.)

ARGAN.— Holà. Qu'est-ce là ? Louison, Louison. Ah ! ma fille ! Ah ! ma pauvre fille est morte. Qu'ai-je fait, misérable ? Ah ! ma pauvre

petite Louison.

LOUISON.— Là, là, mon papa, ne pleurez point tant, je ne suis pas morte tout à fait.

ARGAN.— Voyez-vous la petite rusée ? Oh ça, ça, je vous pardonne pour cette fois-ci, pourvu que vous me disiez bien tout.

LOUISON.— Ho, oui, mon papa. Mais ne dites [rien] à ma sœur.

ARGAN.— Non, non.

LOUISON.— C'est, mon papa, qu'il est venu un homme dans la chambre de ma sœur comme j'y étais. Je lui ai demandé ce qu'il demandait, et il m'a dit qu'il était son maître à chanter. Elle lui a dit : « sortez, sortez, sortez, mon Dieu sortez, vous me mettez au désespoir ». Et lui, il ne voulait pas sortir. Il lui disait tout ci, tout ça, qu'il l'aimait bien, et qu'elle était la plus belle du monde. Et puis après, il se mettait à genoux devant elle. Et puis après, il lui baisait les mains. Et puis après, ma belle-maman est venue à la porte, et il s'est enfui.

ARGAN.— Il n'y a point autre chose ?

LOUISON.— Non, mon papa.

ARGAN.— Oh bien, bien, nous verrons cela. Allez-vous-en, et prenez bien garde à tout, allez. Ah ! il n'y a plus d'enfants. Ah ! que d'affaires ; je n'ai pas seulement le loisir de songer à ma maladie. En vérité, je n'en puis plus.

Il se remet dans sa chaise.

[Résumé de la scène 9 : Béralde, l'honnête homme, essaie de raisonner son frère Argan au sujet de l'avenir d'Angélique mais en vain. Il lui propose alors de voir et entendre un spectacle de comédie dansé afin de se divertir un peu des soucis qui l'agitent.]

DEUXIEME INTERMEDE

[Spectacle dansant sur le thème de la jeunesse et de l'amour]

ACTE III

[Résumé scènes 1 et 2 : Toinette persuade Béralde de continuer à plaider la cause d'Angélique auprès d'Argan, ce qu'il accepte. De son côté, la servante prépare une ruse déguisée pour faire changer d'avis le maître obstiné...]

SCENE 3

ARGAN, BERALDE

BÉRALDE.— Sur quelle pensée, mon frère, voulez-vous donner votre fille en mariage au fils d'un médecin ?

ARGAN.— Sur la pensée, mon frère, de me donner un gendre tel qu'il me faut.

BÉRALDE.— Mais le mari qu'elle doit prendre, doit-il être, mon frère, ou pour elle, ou pour vous ?

ARGAN.— Il doit être, mon frère, et pour elle, et pour moi, et je veux mettre dans ma famille les gens dont j'ai besoin.

BÉRALDE.— Est-il possible que vous serez toujours embéguiné de vos apothicaires, et de vos médecins, et que vous vouliez être malade en dépit des gens, et de la nature ? Mon frère, je ne vois point d'homme, qui soit moins malade que vous.

ARGAN.— Hoy. Vous êtes un grand docteur, à ce que je vois, et je voudrais bien qu'il y eût ici quelqu'un de ces messieurs pour rabaisser votre caquet.

BÉRALDE.— Entre nous j'aurais souhaité de pouvoir un peu vous tirer de l'erreur où vous êtes ; et pour vous divertir vous mener voir sur ce chapitre quelque une des comédies de Molière.

ARGAN.— C'est un bon impertinent que votre Molière avec ses comédies, et je le trouve bien plaisant d'aller jouer d'honnêtes gens comme les médecins.

BÉRALDE.— Ce ne sont point les médecins qu'il joue, mais le ridicule de la médecine.

ARGAN.— C'est bien à lui à faire de se mêler de contrôler la médecine ; voilà un bon nigaud, de s'attaquer au corps des médecins, et d'aller mettre sur son théâtre des personnes vénérables comme ces Messieurs-là.

BÉRALDE.— Que voulez-vous qu'il y mette, que les diverses professions des hommes ?

ARGAN.— Par la mort non de diable, si j'étais que des médecins je me vengerais de son impertinence, et quand il sera malade, je le laisserais mourir sans secours. Il aurait beau faire et beau dire, je lui dirais : « crève, crève, cela t'apprendra une autre fois à te jouer à la Faculté ».

BÉRALDE.— Vous voilà bien en colère contre lui.

ARGAN.— Oui, c'est un malavisé, et si les médecins sont sages, ils feront ce que je dis.

BÉRALDE.— Il sera encore plus sage que vos médecins, car il ne leur demandera point de secours.

ARGAN.— Tant pis pour lui s'il n'a point recours aux remèdes.

BÉRALDE.— Il a ses raisons pour n'en point vouloir, et il soutient que cela n'est permis qu'aux gens vigoureux et robustes ; mais que pour lui il n'a justement de la force, que pour porter son mal.

ARGAN.— Les sottises raisons que voilà. Tenez, mon frère, ne parlons point de cet homme-là davantage, car cela m'échauffe la bile, et vous me donneriez mon mal.

BÉRALDE.— Je le veux bien, mon frère, et pour changer de discours, je vous dirai que sur une petite répugnance que vous témoignez votre fille, vous ne devez point prendre les résolutions violentes de la mettre dans un couvent. Que pour le choix d'un gendre, on doit s'accommoder un peu à l'inclination d'une fille, puisque c'est pour toute la vie, et que de là dépend tout le bonheur d'un mariage.

[Résumé de la scène 4 : Monsieur Fleurant, l'apothicaire, interrompt la conversation au prétexte d'administrer à Argan un lavement prescrit par Monsieur Purgon, son médecin. Désapprouvant ce traitement imbécile, Béralde renvoie l'apothicaire, au désespoir d'Argan.]

SCÈNE 5

MONSIEUR PURGON, ARGAN, BÉRALDE, TOINETTE

MONSIEUR PURGON.— Je viens d'apprendre là-bas à la porte de jolies nouvelles. Qu'on se moque ici de mes ordonnances, et qu'on a fait refus de prendre le remède que j'avais prescrit.

ARGAN.— Monsieur, ce n'est pas...

MONSIEUR PURGON.— Voilà une hardiesse bien grande, une étrange rébellion d'un malade contre son médecin.

TOINETTE.— Cela est épouvantable.

MONSIEUR PURGON.— Un clystère que j'avais pris plaisir à composer moi-même.

ARGAN.— Ce n'est pas moi...

MONSIEUR PURGON.— Inventé, et formé dans les règles de l'art.

TOINETTE.— Il a tort.

MONSIEUR PURGON.— Et qui devait faire dans des entrailles un effet merveilleux.

ARGAN.— Mon frère ?

MONSIEUR PURGON.— C'est une action exorbitante.

TOINETTE.— Cela est vrai.

MONSIEUR PURGON.— Un attentat énorme contre la médecine.

ARGAN.— Il est cause...

MONSIEUR PURGON.— Un crime de lèse-Faculté, qui ne se peut assez punir.

TOINETTE.— Vous avez raison.

MONSIEUR PURGON.— Je vous déclare que je romps commerce avec vous. Que je ne veux plus d'alliance avec vous. Et que pour finir toute liaison avec vous, voilà la donation que je faisais à mon neveu en faveur du mariage. (Il déchire violemment la donation.)

ARGAN.— C'est mon frère qui a fait tout le mal.

MONSIEUR PURGON.— Mépriser mon clystère ?

ARGAN.— Faites-le venir, je m'en vais le prendre.

MONSIEUR PURGON.— Je vous aurais tiré d'affaire avant qu'il fût peu.

TOINETTE.— Il ne le mérite pas.

MONSIEUR PURGON.— Et je ne voulais plus qu'une douzaine de médecines, pour vider le fond du sac.

TOINETTE.— Il est indigne de vos soins.

MONSIEUR PURGON.— Mais puisque vous n'avez pas voulu guérir par mes mains...

ARGAN.— Ce n'est pas ma faute.

MONSIEUR PURGON.— Puisque vous vous êtes soustrait de l'obéissance que l'on doit à son médecin...

TOINETTE.— Cela crie vengeance.

ARGAN.— Hé ! point du tout.

MONSIEUR PURGON.— J'ai à vous dire que je vous abandonne à votre mauvaise constitution, à l'intempérie de vos entrailles, à la

corruption de votre sang, à l'âcreté de votre bile, et à la féculence de vos humeurs.

TOINETTE.— C'est fort bien fait.

ARGAN.— Mon Dieu !

MONSIEUR PURGON.— Et je veux qu'avant qu'il soit quatre jours, vous deveniez dans un état incurable.

ARGAN.— Ah ! miséricorde.

MONSIEUR PURGON.— Que vous tombiez dans la bradypepsie.

ARGAN.— Monsieur Purgon.

MONSIEUR PURGON.— De la bradypepsie, dans la dyspepsie.

ARGAN.— Monsieur Purgon.

MONSIEUR PURGON.— De la dyspepsie, dans l'apepsie.

ARGAN.— Monsieur Purgon.

MONSIEUR PURGON.— De l'apepsie, dans la lienterie.

ARGAN.— Monsieur Purgon.

MONSIEUR PURGON.— De la lienterie, dans la dyssenterie.

ARGAN.— Monsieur Purgon.

MONSIEUR PURGON.— De la dyssenterie, dans l'hydropisie.

ARGAN.— Monsieur Purgon.

MONSIEUR PURGON.— Et de l'hydropisie dans la privation de la vie, où vous aura conduit votre folie.

[Résumé Scènes 6, 7, 8 et 9 : Argan reproche à son frère d'avoir causé sa perte en provoquant le départ de son médecin, M. Purgon.

Toinette se présente alors à Argan et annonce la venue d'un « médecin de la médecine » qui lui ressemble comme « deux gouttes d'eau », à tel point que Toinette croirait presque, dit-elle, que sa mère lui a donné un petit frère !

L'excellent praticien n'est autre que Toinette elle-même déguisée en médecin !]

SCENE 10

TOINETTE, en médecin, ARGAN, BERALDE

TOINETTE.— Monsieur, je vous demande pardon de tout mon cœur.

ARGAN.— Cela est admirable.

TOINETTE.— Vous ne trouverez pas mauvais, s'il vous plaît, la curiosité que j'ai eue de voir un illustre malade comme vous êtes ; et votre réputation, qui s'étend partout, peut excuser la liberté que j'ai prise.

ARGAN.— Monsieur, je suis votre serviteur.

TOINETTE.— Je vois, monsieur, que vous me regardez fixement. Quel âge croyez-vous bien que j'aie ?

ARGAN.— Je crois que tout au plus vous pouvez avoir vingt-six ou vingt-sept ans.

TOINETTE.— Ah ! Ah ! Ah ! Ah ! Ah ! j'en ai quatre-vingt-dix.

ARGAN.— Quatre-vingt-dix !

TOINETTE.— Oui. Vous voyez en effet des secrets de mon art, de me conserver ainsi frais et vigoureux.

ARGAN.— Par ma foi, voilà un beau jeune vieillard pour quatre-vingt-dix ans !

TOINETTE.— Je suis médecin passager, qui vais de ville en ville pour trouver des malades dignes de m'occuper. Je dédaigne de m'amuser à ce menus fatras de maladies ordinaires, ces rhumatismes et ces migraines. Je veux des maladies d'importance, de bonnes fièvres continues, avec des transports au cerveau, de bonnes fièvres pourprées, de bonnes pestes, de bonnes hydropisies formées, de bonnes pleurésies avec des inflammations de poitrine : c'est là que je me plais, c'est là que je triomphe ; et je voudrais, monsieur, que vous eussiez toutes les maladies que je viens de dire, que vous fussiez abandonné de tous les médecins, désespéré, à l'agonie, pour vous montrer l'excellence de mes remèdes et l'envie que j'aurais de vous rendre service.

ARGAN.— Je vous suis obligé, monsieur, des bontés que vous avez pour moi.

TOINETTE.— Donnez-moi votre pouls. Allons donc, que l'on batte comme il faut. Ah ! je vous ferai bien aller comme vous devez. Ouais ! ce pouls-là fait l'impertinent ; je vois bien que vous ne me connaissez pas encore. Qui est votre médecin ?

ARGAN.— Monsieur Purgon.

TOINETTE.— Cet homme-là n'est point écrit sur mes tablettes entre les grands médecins. De quoi dit-il que vous êtes malade ?

ARGAN.— Il dit que c'est du foie, et d'autres disent que c'est de la rate.

TOINETTE.— Ce sont tous des ignorants. C'est du poumon que vous êtes malade.

ARGAN.— Du poumon ?

TOINETTE.— Oui. Que sentez-vous ?

ARGAN.— Je sens de temps en temps des douleurs de tête.

TOINETTE.— Justement, le poumon.

ARGAN.— Il me semble parfois que j'ai un voile devant les yeux.

TOINETTE.— Le poumon.

ARGAN.— J'ai quelquefois des maux de cœur.

TOINETTE.— Le poumon.

ARGAN.— Je sens parfois des lassitudes par tous les membres.

TOINETTE.— Le poumon.

ARGAN.— Et quelquefois il me prend des douleurs dans le ventre, comme si c'étaient des coliques.

TOINETTE.— Le poumon. Vous avez appétit à ce que vous mangez ?

ARGAN.— Oui, monsieur.

TOINETTE.— Le poumon. Vous aimez à boire un peu de vin.

ARGAN.— Oui, monsieur.

TOINETTE.— Le poumon. Il vous prend un petit sommeil après le repas, et vous êtes bien aise de dormir ?

ARGAN.— Oui, monsieur.

TOINETTE.— Le poumon, le poumon, vous dis-je. Que vous ordonne votre médecin pour votre nourriture ?

ARGAN.— Il m'ordonne du potage.

TOINETTE.— Ignorant !

ARGAN.— De la volaille.

TOINETTE.— Ignorant !

ARGAN.— Du veau.

TOINETTE.— Ignorant !

ARGAN.— Des bouillons.

TOINETTE.— Ignorant !

ARGAN.— Des œufs frais.

TOINETTE.— Ignorant !

ARGAN.— Et, le soir, de petits pruneaux pour lâcher le ventre.

TOINETTE.— Ignorant !

ARGAN.— Et surtout de boire mon vin fort trempé.

TOINETTE.— *Ignorantus, ignoranta, ignorantum.* Il faut boire votre vin pur, et, pour épaissir votre sang, qui est trop subtil, il faut manger de bon gros bœuf, de bon gros porc, de bon fromage de Hollande ; du gruau et du riz, et des marrons et des oublies, pour coller et conglutiner. Votre médecin est une bête. Je veux vous en envoyer un de ma main ; et je viendrai vous voir de temps en temps, tandis que je serai en cette ville.

ARGAN.— Vous m'obligerez beaucoup.

TOINETTE.— Que diantre faites-vous de ce bras-là ?

ARGAN.— Comment ?

TOINETTE.— Voilà un bras que je me ferais couper tout à l'heure, si j'étais que de vous.

ARGAN.— Et pourquoi ?

TOINETTE.— Ne voyez-vous pas qu'il tire à soi toute la nourriture, et qu'il empêche ce côté-là de profiter ?

ARGAN.— Oui ; mais j'ai besoin de mon bras.

TOINETTE.— Vous avez là aussi un œil droit que je me ferais crever, si j'étais à votre place.

ARGAN.— Crever un œil ?

TOINETTE.— Ne voyez-vous pas qu'il incommode l'autre, et lui dérobe sa nourriture ? Croyez-moi, faites-vous-le crever au plus tôt : vous en verrez plus clair de l'œil gauche.

ARGAN.— Cela n'est pas pressé.

TOINETTE.— Adieu. Je suis fâché de vous quitter si tôt ; mais il faut que je me trouve à une grande consultation qui doit se faire pour un homme qui mourut hier.

ARGAN.— Pour un homme qui mourut hier ?

TOINETTE.— Oui : pour aviser et voir ce qu'il aurait fallu lui faire pour le guérir. Jusqu'au revoir.

ARGAN.— Vous savez que les malades ne reconduisent point.

BERALDE.— Voilà un médecin, vraiment, qui paraît fort habile !

ARGAN.— Oui ; mais il va un peu bien vite.

BERALDE.— Tous les grands médecins sont comme cela.

ARGAN.— Me couper un bras et me crever un œil, afin que l'autre se porte mieux ! J'aime bien mieux qu'il ne se porte pas si bien. La belle opération, de me rendre borgne et manchot !

SCÈNE 11

TOINETTE, ARGAN, BÉRALDE

TOINETTE.— Allons, allons, je suis votre servante, je n'ai pas envie de rire.

ARGAN.— Qu'est-ce que c'est ?

TOINETTE.— Votre médecin, ma foi, qui me voulait tâter le pouls.

ARGAN.— Voyez un peu, à l'âge de quatre-vingt-dix ans.

BÉRALDE.— Oh ça, mon frère, puisque voilà votre Monsieur Purgon brouillé avec vous, ne voulez-vous pas bien que je vous parle du parti qui s'offre pour ma nièce ?

ARGAN.— Non, mon frère, je veux la mettre dans un couvent, puisqu'elle s'est opposée à mes volontés.

BÉRALDE.— Vous voulez faire plaisir à quelqu'un.

ARGAN.— Je vous entends. Vous en revenez toujours là, et ma femme vous tient au cœur.

BÉRALDE.— Hé bien oui, mon frère, c'est votre femme que je veux dire ; je ne puis vous souffrir l'entêtement où vous êtes pour elle, et voir que vous donniez tête baissée dans tous les pièges qu'elle vous tend.

TOINETTE.— Ah ! Monsieur, ne parlez point de Madame, c'est une femme sur laquelle il n'y a rien à dire ; une femme sans artifice, et qui aime Monsieur, qui l'aime... On ne peut pas dire cela.

ARGAN.— Demandez-lui un peu les caresses qu'elle me fait.

TOINETTE.— Cela est vrai.

ARGAN.— L'inquiétude que lui donne ma maladie.

TOINETTE.— Assurément. Voulez-vous que je vous convainque, et vous fasse voir tout à l'heure comme Madame aime Monsieur ? Monsieur, souffrez que je le tire d'erreur.

ARGAN.— Comment ?

TOINETTE.— Madame s'en va revenir. Mettez-vous tout étendu dans cette chaise, et contrefaites le mort. Vous verrez la douleur où elle sera, quand je lui dirai la nouvelle.

ARGAN.— Je le veux bien.

TOINETTE, à Béralde.— Cachez-vous, vous, dans ce coin-là.

ARGAN.— N'y a-t-il point quelque danger à contrefaire le mort ?

TOINETTE.— Non, non. Quel danger y aurait-il ? Étendez-vous là seulement. (Bas.) Il y aura plaisir à confondre votre frère. Voici Madame. Tenez-vous bien.

SCÈNE 12

BÉLINE, TOINETTE, ARGAN, BÉRALDE

TOINETTE s'écrie.— Ah ! mon Dieu ! Ah malheur ! Quel étrange accident !

BÉLINE.— Qu'est-ce, Toinette ?

TOINETTE.— Ah, Madame ! Votre mari est mort.

BÉLINE.— Mon mari est mort ?

TOINETTE.— Hélas ! Oui. Personne ne sait encore cet accident-là. Il vient de passer entre mes bras. Tenez, le voilà tout de son long dans cette chaise.

BÉLINE.— Le Ciel en soit loué. Me voilà délivrée d'un grand fardeau. Que tu es sotté, Toinette, de t'affliger de cette mort !

TOINETTE.— Je pensais, Madame, qu'il fallût pleurer.

BÉLINE.— Va, va, cela n'en vaut pas la peine. Quelle perte est-ce que la sienne, et de quoi servait-il sur la terre ? Un homme incommode à tout le monde, malpropre, dégoûtant, sans cesse un lavement, ou une médecine dans le ventre, mouchant, toussant, crachant toujours, sans esprit, ennuyeux, de mauvaise humeur, fatiguant sans cesse les gens, et grondant jour et nuit servantes et valets.

TOINETTE.— Voilà une belle oraison funèbre.

BÉLINE.— Il faut, Toinette, que tu m'aides. Tenons cette mort cachée, jusqu'à ce que j'aie fait mon affaire. Il y a des papiers, il y a de l'argent, dont je me veux saisir, et il n'est pas juste que j'aie passé sans fruit auprès de lui mes plus belles années. Viens, Toinette, prenons auparavant toutes ses clefs.

ARGAN, se levant brusquement.— Doucement.

BÉLINE, surprise, et épouvantée.— Ahy !

ARGAN.— Oui, madame ma femme, c'est ainsi que vous m'aimez ?

TOINETTE.— Ah, ah, le défunt n'est pas mort.

ARGAN, à Béline qui sort.— Je suis bien aise de voir votre amitié, et d'avoir entendu le beau panégyrique que vous avez fait de moi.

BÉRALDE, sortant de l'endroit où il était caché.— Hé bien, mon frère !

TOINETTE.— Par ma foi, je n'aurais jamais cru cela. Mais j'entends votre fille, remettez-vous comme vous étiez, et voyons de quelle manière elle recevra votre mort.

SCÈNE 13

ANGÉLIQUE, ARGAN, TOINETTE, BÉRALDE

TOINETTE s'écrie :— Ô Ciel ! Ah, fâcheuse aventure ! Malheureuse journée !

ANGÉLIQUE.— Qu'as-tu, Toinette, et de quoi pleures-tu ?

TOINETTE.— Hélas ! j'ai de tristes nouvelles à vous donner.

ANGÉLIQUE.— Hé quoi ?

TOINETTE.— Votre père est mort.

ANGÉLIQUE.— Ô Ciel ! Quelle infortune ! Hélas, faut-il que je perde mon père, et dans un moment où il était irrité contre moi !

SCÈNE 14 ET DERNIÈRE

CLÉANTE, ANGÉLIQUE, ARGAN, BÉRALDE, TOINETTE

CLÉANTE.— Qu'avez-vous donc, belle Angélique ? et quel malheur pleurez-vous ?

ANGÉLIQUE.— Hélas ! je pleure tout ce que dans la vie je pouvais perdre de plus cher. Je pleure la mort de mon père.

CLÉANTE.— Ô Ciel ! quel accident ! Hélas ! je venais tâcher de disposer son cœur à vous accorder à mes vœux.

ANGÉLIQUE.— Ah ! Cléante, laissons là toutes les pensées du mariage. Oui, mon père, si j'ai résisté tantôt à vos volontés, je veux suivre une de vos intentions, et réparer par là le chagrin que je m'accuse de vous avoir donné.

ARGAN se lève.— Ah ! ma fille.

ANGÉLIQUE, épouvantée.— Ahy !

ARGAN.— Viens. N'aie point de peur, je ne suis pas mort.

ANGÉLIQUE.— Ah ! quelle surprise agréable, mon père, je me jette à vos pieds pour vous supplier d'une chose. Si vous me refusez Cléante pour époux, ne me forcez point d'en épouser un autre.

CLÉANTE se jette à genoux.— Eh, Monsieur, laissez-vous toucher à ses prières et aux miennes.

BÉRALDE.— Mon frère, pouvez-vous tenir là contre ?

TOINETTE.— Monsieur, serez-vous insensible à tant d'amour ?

ARGAN.— Qu'il se fasse médecin, je consens au mariage. Oui, faites-vous médecin, je vous donne ma fille.

CLÉANTE.— Très volontiers, Monsieur, s'il ne tient qu'à cela pour être votre gendre, je me ferai médecin, apothicaire même, si vous voulez.

BÉRALDE.— Mais, mon frère, il me vient une pensée. Faites-vous médecin vous-même. La commodité sera encore plus grande, d'avoir en vous tout ce qu'il vous faut.

TOINETTE.— Cela est vrai.

ARGAN.— Mais il faut savoir bien parler latin, connaître les maladies, et les remèdes.

BÉRALDE.— En recevant la robe et le bonnet de médecin, vous apprendrez tout cela et serez plus habile que vous ne voudrez.

ARGAN.— Quoi ? l'on sait discourir sur les maladies quand on a cet habit-là ?

BÉRALDE.— Oui. L'on n'a qu'à parler ; avec une robe, et un bonnet, toute sottise devient raison.

TOINETTE.— Tenez, Monsieur, quand il n'y aurait que votre barbe, c'est déjà beaucoup, et la barbe fait plus de la moitié d'un médecin.

BÉRALDE.— Voulez-vous que l'affaire se fasse tout à l'heure ?

ARGAN.— Comment tout à l'heure ?

BÉRALDE.— Oui, et dans votre maison.

ARGAN.— Dans ma maison ?

BÉRALDE.— Oui. Une Faculté de mes amies viendra tout à l'heure en faire la cérémonie dans votre salle. Cela ne vous coûtera rien.

ARGAN.— Mais, moi que dire, que répondre ?

BÉRALDE.— On vous instruira en deux mots, et l'on vous donnera par écrit ce que vous devez dire. Allez-vous-en vous mettre en habit décent, je vais les envoyer quérir.

ARGAN.— Allons, voyons cela.

BÉRALDE.— Le carnaval l'autorise. Allons vite préparer toutes choses.

TROISIÈME INTERMÈDE

C'est une cérémonie burlesque d'un homme qu'on fait médecin, en récit, chant, et danse.

ENTRÉE DE BALLET

Plusieurs tapissiers viennent préparer la salle, et placer les bancs en cadence. Ensuite de quoi toute l'assemblée, composée de huit portes-seringues, six apothicaires, vingt-deux docteurs et celui qui se fait recevoir médecin, huit chirurgiens dansants, et deux chantants, entre, et prend ses places, selon les rangs.

PRAESES (*Le Président de la Faculté*)

*Sçavantissimi doctores,
Medicinæ professores,
Qui hic assemblati estis;
Et vos, altri Messiores,
Chirurgiani et apothicari,
Atque tota compania aussi,
Salus, honor, et argentum,
Atque bonum appetitum.*

*Non possum, docti Confreri,
En moi satis admirari,
Qualis bona inventio,
Est medici professio :
Quæ suo nomine solo
Surprenanti miraculo,
Depuis si longo tempore
Facit à gogo vivere*

Tant de gens.

Per totam terram videmus :

Totus mundus, currens ad nostros remedios,

Nos regardat sicut Deos.

Donque il est nostræ sapientiæ,

Boni sensus atque prudentiæ,

De fortement travailler,

A nos bene conservare

In tali credito et honore,

Et prandere gardamà non recevoir

In nostro docto corpore

Quam personas capables,

Et totas dignas ramplire

Has plaças honorables.

C'est pour cela que nunc convocati estis,

Et credo quod trovabitis

Dignam materiam medici,

In sçavanti homine que voici;

Lequel, in chosis omnibus

Dono ad interrogandum,

Et à fond examinandum

Vostris capacitatibus.

PRIMUS DOCTOR

*Si mihi licenciam dat Dominus Præses,
Et tanti docti Doctores,
Et assistantes illustres,
Très sçavanti Bacheliero
Quem estimo et honoro,
Domandabo causam et rationem quare
Opium facit dormire ?*

BACHELIERUS (*l'étudiant en médecine*)

*Mihi a docto Doctore
Domandatur causam et rationem, quare
Opium facit dormire?
À quoi respondeo,
Quia est in eo
Virtus dormitiva.
Cujus est natura
Sensus assoupire.*

CHORUS

*Bene, bene, bene, bene respondere
Dignus, dignus est entrare
In nostro docto corpore.*

SECUNDUS DOCTOR

*Domandabo tibi, docte Bacheliere,
Quæ sunt remedia,*

*Quæ in maladia
Ditte hydropisia
Convenit facere.*

BACHELIERUS

*Clysterium donare,
Postea seignare,
Ensuitta purgare.*

CHORUS

*Bene, bene, bene, bene respondere.
Dignus, dignus est entrare
In nostro docto corpore.*

TERTIUS DOCTOR

*Domandabo tibi, docte Bacheliere,
Quæ remedia eticis,
Pulmonicis, atque asmaticis
Trovas à propos facere.*

BACHELIERUS

*Clysterium donare,
Postea seignare,
Ensuitta purgare.*

CHORUS

Bene, bene, bene, bene respondere:

Dignus, dignus est entrare

In nostro docto corpore.

QUARTUS DOCTOR

Super illas maladias,

Doctus Bachelierus dixit maravillas:

Mais si non ennuyo Dominum Præsidentem,

Faciam illi unam quæstionem,

De hiero maladus unus

Tombavit in meas manus:

Habet grandam fievram cum redoublamentis

Grandam dolorem capitis,

Et grandum malum au costé,

Cum granda difficultate

Et pena de respirare:

Veillas mihi dire,

Docte Bacheliere,

Quid illi facere?

BACHELIERUS

Clysterium donare,

Postea seignare,

Ensuitta purgare.

QUINTUS DOCTOR

Mais si maladia

Opiniatria,

Non vult se garire,

Quid illi facere?

BACHELIERUS

Clysterium donare,

Postea seignare,

Ensuitta purgare, reseignare, repurgare, et reclysterisare.

CHORUS

Bene, bene, bene, bene respondere:

Dignus, dignus est entrare

In nostro docto corpore.

PRAESES

Juras gardare statuta

Per Facultatem præscripta,

Cum sensu et jugeamento?

BACHELIERUS

Juro.

PRAESES

Essere, in omnibus

Consultationibus

*Ancieni aviso,
Aut bono,
Aut mauvaïso?*

BACHELIERUS

Juro.

PRAESES

*De non jamais te servire
De remediis aucunis
Quam de ceux seulement doctæ Facultatis;
Maladus dust-il crevare
Et mori de suo malo?*

BACHELIERUS

Juro.

PRAESES

*Ego cum isto boneto
Venerabili et docto,
Dono tibi et concedo
Virtutem et puïssanciam,
Medicandi,
Purgandi,
Seignandi,
Perçandi,*

*Taillandi,
Coupandi,
Et occidendi
Impune per totam terram.*

ENTRÉE DE BALLET.

Tous les Chirurgiens et Apothicaires viennent lui faire la révérence en cadence.

BACHELIERUS

*Grandes doctores doctrinæ,
De la rhubarbe et du séné:
Ce serait sans doute à moi chosa folla,
Inepta et ridicula,
Si j'allaibam m'engageare
Vobis louangeas donare,
Et entreprenaibam adjoutare
Des lumieras au soleillo,
Et des étoilas au cielo,
Des ondas à l'Oceano;
Et des rosas au printanno;
Agregate qu'avec uno moto
Pro toto remercimento
Rendam gratiam corpori tam docto,
Vobis, vobis debeo
Bien plus qu'à naturæ et qu'à patri meo,*

*Natura et pater meus
Hominem me habent factum:
Mais vos me, ce qui est bien plus,
Avetis factum medicum,
Honor, favor, et gratia,
Qui, in hoc corde que voilà,
Imprimant ressentimenta
Qui dureront in secula.*

CHORUS

*Vivat, vivat, vivat, vivat, cent fois vivat
Novus doctor, qui tam bene parlat,
Mille, mille annis et manget et bibat,
Et seignet et tuat !*

ENTRÉE DE BALLET.

Tous les Chirurgiens et les Apothicaires dansent au son des instruments et des voix, et des battements de mains, et des mortiers d'apothicaires.

CHIRURGUS

*Puisse-t-il voir doctas
Suas ordonnancias,
Omnium chirurgorum,
Et apothiquarum
Remplire boutiques!*

CHORUS

*Vivat, vivat, vivat, vivat, cent fois vivat
Novus doctor, qui tam bene parlat
Mille, mille annis et manget et bibat,
Et seignet et tuat !*

CHIRURGUS

*Puissent toti anni,
Lui essere boni
Et favorabiles,
Et n'habere jamais
Quam pestas, verolas,
Fievras, pluresias,
Fluxus de sang, et dysenterias.*

CHORUS

*Vivat, vivat, vivat, vivat, cent fois vivat
Novus doctor, qui tam bene parlat,
Mille, mille annis, et manget et bibat,
Et seignet et tuat !*

DERNIÈRE ENTRÉE DE BALLET.

Des Médecins, des Chirurgiens et des Apothicaires, qui sortent tous, selon leur rang, en cérémonie, comme ils sont entrés.

**Molière, *Le Malade imaginaire*, 1673.
(Version abrégée pour l'atelier théâtre !)**